

AVRIL 1934

N° 446

37^e Année



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDATEUR A.-M. BEAUDELOT



RÉDACTION & ADMINISTRATION

36, RUE DU BAC. - PARIS (VII^e)

Adresser toute la correspondance à M. A. SAVORET

ABONNEMENTS:

FRANCE: 15 FR. — ÉTRANGER: 20 FR.

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE J. HEUGEL

“ Éditions PSYCHÉ ”

EXTRAIT DU CATALOGUE

SÉDIR. .. Le Devoir Spiritualiste : Son idéal, sa conception, sa réalisation dans la vie quotidienne. Volume in-12 Prix 5 fr.

D^r Marc HAVEN. — Le Maître Inconnu Cagliostro. Etude historique et critique sur la Haute Magie. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. Un volume grand in-8° 332 pages, orné de 18 gravures, portraits, vues ou fac-similé de Documents. Prix 50 fr.

J. HEUGEL. — Aspects du Problème Contemporain. Une plaquette in-8° cart. 32 pages Prix 3 fr.
Pénétrante analyse des problèmes de l'heure présente, de leurs lointaines origines et de leurs probables répercussions, à la lumière de la tradition celtique et chrétienne.

M. DE MECK. — Métapsychique et Occultisme. Un volume grand in-8 de 300 pages... Prix 15 fr

J. HEUGEL. — Essai sur la Philosophie de Victor Hugo.
1 Volume 350 pages Prix 12 fr.
Promenade dans l'œuvre du grand poète, faite par un « songeur » qui voit dans la gnose le couronnement de toutes les philosophies et n'ignore pas que cette gnose n'a de valeur qu'illuminée par l'amour et confirmée par l'acte.

KALEDVOULCH (Yves Berthou). — Sous le Chêne des Druides. 1 Volume cart. 150 pages Prix 12 fr.

PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDÉE PAR M. A.-M. BEAUDELLOT EN 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, PARIS

ABONNEMENTS : France : 15 Francs -- Étranger : 20 Francs

Prière d'utiliser pour l'Abonnement :

Le Chèque Postal 165.91, HEUGEL, Revue Psyché, Paris

“ La raison d'être de la Revue étant son indépendance, chaque Rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité ”.

SOMMAIRE

ENEL : *Exemple d'interprétation du sens caché des hiéroglyphes.*

GABRIEL HUAN : *L'Eternel Repos.*

CHR. DESCORMIERS : *De quelques Analogies et Divergences Religieuses et Sociales dans les Civilisations Celtique et Egyptienne.*

Madame D... : *La Genèse Universelle.*

J. A. R. : *La Puissance de l'Amour.*

MAX CAMIS : *L'Evangile selon Saint-Jean.*

Exemple d'interprétation du sens caché des hiéroglyphes

La langue hiéroglyphique possède des facultés merveilleuses dont sont privées les langues purement phonétiques. Outre la possibilité d'exprimer la langue parlée par la phonétique des mots, elle représente, au moyen de son idéographie, la composition de l'objet dont il est question, et par le symbolisme attaché au signe révèle l'essence constructive des êtres et des choses qu'elle nomme.

La langue hébraïque hérita cette faculté particulière des hiéroglyphes, ce qui fut démontré d'une façon si claire par F. d'Olivet dans son merveilleux ouvrage *La Langue hébraïque Restituée*.

La langue hiéroglyphique attend encore son F. d'Olivet pour dévoiler son mystère ; pour le moment nous ne connaissons que sa partie phonétique qui fut établie par un homme de génie — Champollion — et développée en détails par toute la pléiade d'égyptologues qui le suivirent.

La partie ésotérique de la langue égyptienne reste jusqu'à nos jours inconnue, plutôt méconnue. Les savants, en s'efforçant d'établir toutes les règles les plus compliquées d'étymologie et de syntaxe égyptiennes, s'obstinent à ne pas voir qu'outre cette partie, très nécessaire, les hiéroglyphes possèdent encore une autre faculté, plus importante peut-être.

C'est pour cette raison que la philosophie et l'essence de la religion des hiérophantes nous sont totalement inconnues, car nous nous faisons une

idée erronée à leur sujet, nous basant sur les textes religieux dont nous ne connaissons que les traductions phonétiques. Ceci nous fait croire que cette religion était infantine, se composant exclusivement de superstitions et que de philosophie il n'existait guère.

Et pourtant nous savons, que les philosophes grecs puisèrent leur sagesse en Egypte, comme, par exemple les « asclepiades » (médecins grecs) en firent autant pour les principes fondamentaux de la médecine. D'autre part Moïse put créer sa religion grâce à l'enseignement qu'il reçut dans les temples égyptiens. Il ne fit qu'épurer l'ancienne religion de ce peuple en lui enlevant, pour ainsi dire, son écorce exotérique formée des innombrables divinités qui symbolisaient concrètement les diverses manifestations du seul Dieu créateur. Il fit ressortir cette idée cachée en plaçant le Dieu Unique sur son trône et en enseignant à son peuple l'adoration de cette idée abstraite.

Mais le résultat ne fut pas brillant : le peuple hébreu dans l'état sauvage où il était ne pouvait se passer de concrétions et dès que Moïse s'éloignait, il se fabriquait des « veaux d'or. » pour pouvoir adorer quelque chose de visible et de compréhensible pour son imagination.

Ceci montre encore une fois la raison pour laquelle les anciennes religions tout en étant monothéistes dans leur partie ésotérique gardaient néanmoins le panthéisme nécessaire pour la masse.

J'ai dit que les racines de notre philosophie ainsi que de notre religion se perdent dans l'enseignement secret des Egyptiens — doctrine qu'on ne peut cer-

tainement pas découvrir au moyen de la traduction phonétique des textes. — Ceux-ci étaient composés d'une double façon afin de donner d'une part (par la partie exotérique exprimée dans la langue parlée) une religion suffisante pour la masse qui était à un niveau assez bas. D'autre part ces mêmes textes contenaient une doctrine philosophique qui ne pouvait être comprise que par celui qui était suffisamment évolué.

Dans mes ouvrages qui vont paraître prochainement je me suis posé comme but de dévoiler cette doctrine cachée et de montrer les moyens que possédait la langue hiéroglyphique afin de pouvoir exprimer simultanément par les mêmes signes des idées différentes.

L'exposition détaillée de ce vaste sujet dépasse les cadres d'un article, je me contenterai de donner ici un exemple de la façon dont les Egyptiens exprimaient au moyen de signes pris dans la vie courante l'idée abstraite de la Création. On verra d'autre part que l'enseignement ésotérique des Egyptiens concernant la création contenait les principes de celui de Moïse ainsi que du Verbe Créateur de Saint Jean.

Les textes nous apprennent qu'avant la création il existait un Dieu « qui vivait *seul* dans l'inactivité » (1). Or Tem (le nom de ce dieu unique qui correspond à l'Ancien des Jours des cabbalistes hébreux) ayant décidé la création voulut « fonder dans son cœur » (dans son intelligence), c'est-à-dire

(1) Livre des Morts, ch. XVII, pap. Ani, pap. Luau, pap. Nebseni, etc...

en principe (« En arché » selon Saint Jean, « Be-reshit » selon Moïse) tout ce qui allait exister. Pour cela il sortit de l'inactivité (parut au-dessus de la surface du Nou) (2).

Il exécuta l'acte de la Création au moyen de sa parole (3). (« Au commencement fut le Verbe », Saint Jean I, I).

Ainsi le Verbe divin fut le commencement de la création et, pour ainsi dire, l'*outil* au moyen duquel tout fut créé.

L'hiéroglyphe qui exprime le mot parole est celui qui représente la bouche et sa phonétique est *R*. La bouche est l'organe au moyen duquel la parole est proférée, c'est pour ainsi dire « la porte » par laquelle sort le Verbe pour se manifester. Or l'action du Verbe créateur est rendu hiéroglyphiquement par les signes de la bouche (*R*) et celui du bras (*A*) (signe d'action en général) ce qui donne ensemble le mot *RA*. Ce mot symbolise la parole en action et présente en même temps le nom du dieu soleil — père de tous les dieux — (Ra-HAb, Egypte, contrée dont le père était Ra. Psaume 87).

La forme visible de ce dieu-Verbe fut le soleil — centre émanant par ses rayons tout phénomène de vie. Le nom du dieu Verbe était le même que celui du soleil, car l'un n'était que la manifestation de l'autre.

(2) Papyrus Nesiamsu Budge, page 540, pap. Leyde Aeg. Z. 42 page 31.

(3) Brugsh Religion, and Mythol. page III, Maspéro Histoire I page 140 pap. de Leyde Aeg. Z. 42 32 Naville Variantes page 57, etc...

Dans le chapitre XVII du L. des Morts (celui qui nous apprend les principes de la création) il est dit, qu'au commencement Ra se leva sur le ciel pour exercer sa puissance créatrice. Or le signe qui représente le lever du soleil et dont la phonétique est *KHA* veut dire simultanément : lever du soleil et outil, instrument. Ainsi ce passage du texte égyptien possède une double signification : 1° c'est l'action du Verbe qui commença (ordonna) la Création, et 2° le Verbe fut l'*outil* dont se servit le Créateur pour accomplir sa pensée. Du point de vue de l'idéographie ce signe représentait la manifestation physique qui était claire pour tout Egyptien, car il y voyait le lever du soleil du premier jour qui commença les temps. Cette même idée fut rendue par Moïse : « et ce fut le matin du premier jour » Genèse I, 5.

Ainsi le moment où le Logos se manifesta visiblement fut celui où parut pour la première fois le soleil se levant au-dessus de la surface des eaux (du Nou).

Ceci nous amène à la compréhension du sens ésotérique d'un autre signe. Pour exprimer l'idée : créer, faire quelque chose, les Egyptiens se servaient de la représentation de l'œil appelé phonétiquement *YR*. Ce signe est formé de celui de la bouche *R* et de celui du soleil (qui présente ici la rétine de l'œil). Ainsi le signe de l'œil pourrait être traduit littéralement « le soleil de la bouche ». L'hiéroglyphe *Yr* réunit en lui la double idée de Création : celle du Verbe et celle de sa manifestation visible — le soleil. L'œil est précisément l'organe physique qui *voit* le

phénomène manifesté, ainsi son image s'applique parfaitement pour exprimer l'idée de la création en réalité : l'homme qui voit le résultat de son œuvre.

Nous retrouvons dans la Bible l'écho de cette pensée, car le Créateur contemple chaque fois les résultats de son travail qu'Il trouve satisfaisant. «Et Dieu vit la lumière... et la trouva bonne... Et Dieu vit la terre et les mers qu'il trouva bonnes... Et Dieu vit l'herbe et les plantes et les jugea bonnes... etc...» Genèse I, 4, 10, 12, etc...

Dans les textes égyptiens il est dit que le Créateur « vit » (créa) la terre et vit (créa) la masse aqueuse (Nou). Dans les deux cas le prêtre égyptien qui composa ce texte se servit du signe de l'œil pour exprimer la création en réalité que le Créateur contempla. Mais dans le même texte en parlant de la création de l'humanité le sage a employé un autre mot. Il dit que le Créateur « façonna » (*QMA*) l'humanité (1). Ce mot est composé du signe de la matière brute *Q* (le tas de sable, ou la matière informe) et de celui de la faucille *Maa* (un des signes qui symbolisent la justice, l'équilibre). Le signe qui détermine ce mot est celui du doigt. Ainsi l'interprétation de ce mot, qui exprime à peu près la même idée que le *Ye*, est : façonner, former de la matière brute une chose équilibrée, harmonieuse au moyen de ses doigts.

Et voici ce que dit la Bible à ce sujet : « Et Dieu forma l'homme de la poussière... » Genèse II, 7.

Un autre signe qui se rapporte également à la

(1) Par ex. pap. Hu-Nefertiti hymne à Ra Brit. Mus. N° 9901 pl. I, Lignes 7-8.

création est celui du scarabée *KHPR* qui exprime l'idée : se produire, se faire, se créer, se transformer

L'ancien Egyptien savait que cet insecte se reproduisait en enfouissant son œuf dans une boulette d'ordure pour le faire éclore. C'est à l'image de cette boulette d'ordure que le scarabée roule entre ses pattes, que fut représenté sur les fresques le signe de transformation (un scarabée tenant entre ses pattes un disque rouge symbolisant le soleil naissant).

D'autre part pour former *le verbe* ; être, se former, ou se transformer on ajoutait au signe du scarabée celui de la bouche (Logos). Grammaticalement ce dernier signe est appelé : le complément phonétique, mais idéographiquement ce mot est d'une clarté éblouissante et explique parfaitement l'idée de la transformation continuelle de la vie. Le scarabée se tient au-dessus du signe de la bouche comme s'il en sortait et dans ses pattes de devant il élève le disque solaire.

Ainsi l'idée qu'exprime cette image est, que le Verbe créateur se transforme en manifestation visible, et le rôle du scarabée Khepera est de réaliser cette transformation.

La même idée du cycle de vie formé par la transformation éternelle de l'état de potentialité en état de réalité est rendue de plusieurs autres façons dans la mythologie égyptienne.

L'union du signe de Tem (l'Indéfini, la *raison cachée* de toute vie) et de Ra — le soleil (manifestation visible), — qu'on trouve dans les textes des Pyramides à Saqqara est une autre interprétation de la même idée.

« Horus dans les deux horizons » symbolisant les moments du lever et celui du coucher du soleil en est encore une autre, comme le sont aussi les deux bateaux du soleil : celui du matin (Matet) et celui du soir (Sektet).

L'idée de la transformation éternelle des états était rendue de différentes façons dans l'enseignement égyptien, mais *le signe de la transformation même* était celui du scarabée. Toute manifestation vitale une fois créée suivait le même cycle, où la mort succédait infailliblement à la naissance, à l'image du coucher du soleil qui termine la journée. Mais le soleil renaît le lendemain, la nuit étant le moment de préparation pour une nouvelle manifestation visible. De même la mort n'était pas considérée comme la fin, mais seulement comme un changement d'état, le repos pendant lequel se préparait la nouvelle transformation, la résurrection.

De ce point de vue la religion égyptienne se rapproche sensiblement du christianisme ainsi que de la conception de la science contemporaine qui considère, que rien ne disparaît, mais ne fait que se transformer d'un état en un autre.

L'interprétation de ces quelques signes sert d'exemple de la façon dont l'enseignement philosophique des hiérophantes pouvait être caché sous des hiéroglyphes que le vulgaire comprenait d'une façon exotérique. D'autre part cet exemple montre que les idées placées à la base des religions et des écoles philosophiques postérieures furent empruntées à l'ancien enseignement des temples égyptiens.

TABLE DES SIGNES HIÉROGLYPHIQUES
EMPLOYÉS DANS CET ARTICLE

1. La bouche — porte de la parole.
2. L'action de la bouche — le Verbe créateur.
3. Le soleil, manifestation visible du Verbe.
4. L'œil, le soleil dans la bouche, réunion du principe et de la manifestation. Organe au moyen duquel l'homme contemple le résultat de son travail. Grammaticalement verbe : faire quelque chose, créer en réalité.
5. Le scarabée — symbole de transformation et de vie éternellement renouvelable. Grammaticalement verbe : se faire, se produire, naître, se transformer.
6. Le tas de sable, ou de toute matière brute à être façonnée par l'homme.
7. Faucille, outil de travail de l'homme, symbole de la justice.
8. Ce signe représente un ébauchoir au moyen duquel l'artiste exécutait le modelage. On peut s'en rendre compte en étudiant de près les hiéroglyphes coloriés de Beni Hassan (voir Griffith Beni Hassan Part III, 77 Arch. Survey of Egypt).

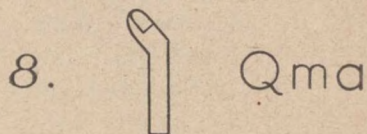
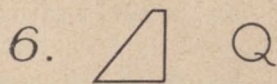
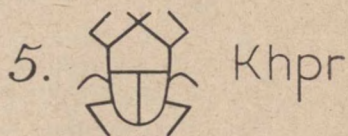
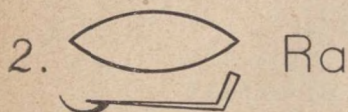
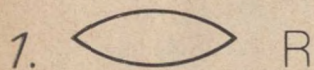
C'est pour ainsi dire « un doigt en bois » dont se sert le sculpteur pour accomplir le travail délicat de façonnement de la matière brute.

Un autre mot dont la phonétique est la même QMA et qui est écrit de la même façon signifie : jeter, lancer.

Il me semble que dans ce mot le signe qui le détermine et qui ressemble au premier n'est pas le même : il représente dans ce cas une sorte de bâton à jeter, un boomerang qu'on lançait pour abattre des oiseaux.

Le signe de l'oiseau volant qui accompagne ce mot en qualité de second déterminatif semble confirmer cette supposition, car cet hiéroglyphe veut dire : voleter, représentant le vol particulier du boomerang.

9. Façonner, former une chose en appliquant ses doigts.



L'ÉTERNEL REPOS

« Requiem æternam dona eis,
Domine. »

(IV Esdras, 2).

Qui donc pourrait définir en sa signification réelle et profonde ce que l'Écriture appelle la *vie éternelle* ! Une vie qui n'aura point de fin et dont le temps ne peut plus mesurer la continuité, parce qu'elle est stabilisée dans l'instant ; une vie qui est soustraite aux vicissitudes du devenir, parce qu'elle transcende la loi même du changement ; une vie qui ne s'écoule plus dans les contradictions du non-être, parce que, à jamais fixée en sa vérité, elle se possède totalement dans l'immutabilité de l'être ; une vie qui n'a plus de désirs qu'elle ne puisse satisfaire, parce qu'elle n'a plus de besoins qui ne soient légitimes, étant toujours égale à elle-même dans la plénitude d'une jouissance indéfectible ; une vie... Mais à quoi bon multiplier les points de vue ! Ce qu'est en soi la vie éternelle nous demeurera toujours ici-bas infenable et mystérieux.

Toutefois la Liturgie nous apprend que la vie éternelle est le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Un lieu, sans doute, de rafraîchissement pour les âmes qui auront été « salées par le feu » dans le Purgatoire : lorsque les scories qu'elles ont amassées au cours de leur existence terrestre auront été consumées dans l'ardeur des flammes purificatrices, il est certain que ces âmes éprouveront au sortir de leur lieu d'expiation, par l'apaisement de leurs souffrances, un sentiment comparable à celui

du voyageur qui, fatigué de la route, au soir d'une accablante journée d'été, fait ruisseler sur son front l'eau froide du torrent. Un lieu, aussi, de lumière : car le feu du Purgatoire est un feu ténébreux et on y sent plus la main de Dieu qu'on n'y aperçoit sa face. Un lieu, enfin, de paix : parce qu'il n'y a de repos véritable et définitif que dans le sein de Dieu. C'est sous ce dernier aspect que nous voudrions envisager ici la vie éternelle.

I

Qui d'entre-nous n'a ressenti, à certaines heures de sa vie, cette pesante lassitude qui naît de l'impuissance de tout effort humain et qui pousse à la lâcheté des renoncements et des abandons définitifs ?

Ce qui devient témoin par cela même qu'il n'est qu'un être relatif et caduc, sans vérité propre et sans consistance ; et peut-être n'y a-t-il pas pour l'homme d'amertume plus insupportable à son âme que le sentiment de ce devenir qui toujours s'écoule, imprégnant toutes choses ici-bas d'une absolue vanité. A quoi bon entreprendre la poursuite de fins qui se dérobent sans cesse à nos prises ! A quoi bon fixer nos regards sur des buts qui nous échappent au moment même où nous croyons les atteindre ! A quoi bon attacher nos espoirs à des réalités fallacieuses qui, dès que nous les avons saisies, s'évanouissent dans nos mains comme des fantômes de rêve ! Nous sommes entourés de mirages et de mensonges, où tout ce qui s'offre à nos yeux et à notre toucher veut se faire passer pour de l'être véritable et se dissipe comme une vapeur subtile à la moindre tentative que nous faisons pour l'en-

fermer dans notre étreinte. *A quoi bon !* Tel est le mot de la grande lassitude, de la lassitude que provoque dans le cœur de l'homme le spectacle décevant des choses de ce monde.

Et ce n'est pas seulement l'univers des choses sensibles qui révèle de la sorte son anomalie foncière, son inanité substantielle, son instabilité totale. L'âme humaine est à elle-même une énigme d'autant plus douloureuse que, si elle n'a pas réussi à en dévoiler le secret, elle peut engager sa destinée sur des voies où elle risque de s'égarer à jamais. Quel effrayant kaleidoscope que la vie intérieure, telle qu'elle se révèle à l'analyse de l'introspection ! c'est une succession indéfinie et parfois incohérente de sensations, d'images, d'idées, de souvenirs, de représentations que n'interrompent ni le sommeil ni l'activité extérieure, où l'erreur et la vérité se mêlent à doses variables, où le clair et l'obscur colorent tour à tour de teintes changeantes les divers aspects du dedans, où le centre conscient apparaît comme entouré de zones plus ou moins étendues qui constituent les domaines du subconscient et de l'inconscient, où trop souvent le moi personnel et vivant se manifeste bien plutôt comme une résultante que comme une unité synthétique et directive, où parfois l'on cherche vainement la présence de cette puissance spirituelle qui est comme un rayon du Soleil divin dans le Ciel de notre âme.

Comment, dès lors, notre intelligence, notre volonté, notre cœur pourraient-ils se repaître, dans la plénitude de leurs exigences naturelles, des seules jouissances que leur offre le monde tant de la vie intérieure que de la vie extérieure ? Ni en dehors

d'elle ni en elle-même, notre âme ne découvre le trésor caché où elle puisse, en toute sécurité et sans regret, puiser à pleines mains toutes les richesses nécessaires à sa subsistance et à son bonheur. Derrière la façade illuminée elle n'aperçoit dans le monument que la nuit morne et froide où toutes choses ont perdu leur saveur et leur éclat, comme si la porte d'or ne devait jamais s'ouvrir que pour permettre à tout ce qui vit ici-bas d'aller se jeter dans le gouffre insondable d'un néant mystérieux. Et devant le spectacle de cette course à l'abîme, où toutes choses qui passent ne brillent qu'un très court instant pour se perdre aussitôt dans la nuit d'où rien jamais ne revient, combien cruel doit paraître à notre âme le sort qui l'a jeté sur cette terre, où elle ne naît que pour mourir sans avoir rencontré, si ce n'est par hasard, des heures de joie qui ne fussent pas mêlées de tristesse ou d'amertume.

Pourquoi donc désirer, chercher, vouloir, agir ? Ne vaut-il pas mieux s'abstenir, se raidir dans son for intérieur afin d'offrir le moins de prise possible à l'adversité ou aux contingences extérieures ? Et comme l'on comprend alors l'aspiration des races orientales au *nirvana*, à cet anéantissement total de l'être humain dans le Tout cosmique où se dissout toute personnalité, où plus rien ne subsiste de ce qui constituait notre moi individuel et conscient, où toute distinction s'efface dans l'uniformité métaphysique de l'Être absolu et indifférencié. Et voilà pourquoi tant d'âmes, fatiguées ou meurtries, s'écrient avec *Kundry* : « Sommeil ! lourd sommeil ! mort ! paix de la tombe ! quand t'obtiendrai-je ? »

II

Et, pourtant, cet appel tragique de la désespérance à un sommeil sans rêve dans la nuit du tombeau ne doit-il susciter dans notre âme qu'un écho funèbre ? Et faut-il que nous renoncions désormais à entendre une parole de salut ? Notre nature même, lorsqu'elle n'est pas pervertie, répugne à ce pessimisme outrancier ; car « toute chose, disait déjà Spinoza, tend à sa propre conservation » (*Ethique*, III, 6) et un être n'a véritablement accompli son destin que lorsque son effort de conservation est heureusement parvenu à son terme, c'est-à-dire à la réalisation complète de son essence *sub specie æterni*. Mais la question est de savoir à quel signe l'être reconnaîtra que son effort de conservation est parvenu à ce terme où il n'y a plus rien qu'il puisse désirer, parce que sa jouissance est totale et définitive.

Si l'essence de toute chose est constituée, *dans son actualité*, par son effort pour persévérer dans l'être, l'homme, en particulier, est nécessairement déterminé à accomplir tous les actes qui favorisent cet effort. Mais aussi, parce que l'homme, en vertu de sa localisation dans le devenir cosmique, est engagé dans les liens du déterminisme qui règle le cours des phénomènes, son effort est toujours assujéti à la puissance des causes extérieures qui le dominent. Il éprouvera donc des affections qui auront pour effet soit d'accroître soit de diminuer la puissance propre et la perfection de son être, c'est-à-dire qu'il éprouvera soit de la joie soit de la tristesse. Son effort de conservation le déterminera évidemment

à rechercher les affections de joie et à repousser les affections de tristesse ; et, comme cet effort n'enveloppe par lui-même aucune durée définie, l'homme désirera naturellement une joie pure et continue, le désir n'étant pas autre chose que la conscience même de l'effort. Le désir d'une joie pure et continue dérive ainsi de l'essence même de la nature humaine.

Par quels biens ce désir peut-il être complètement satisfait ? Honneurs, volupté, richesses, voilà pour la plupart des hommes le Souverain Bien. Mais ce Souverain Bien, qui devait leur apporter la félicité, n'est-il pas en définitive la source de tous leurs maux, la cause de leurs tristesses et de leurs haines, le principe même de leur mort ? Ils y cherchaient la conservation de leur être, ils n'y trouvent que la désolation et la ruine. Il faut donc à tout prix échapper à la dangereuse magie de ces faux biens. L'homme ne doit poursuivre que la réalisation d'idéaux qui lui assurent une joie pure et continue ; car celle-ci est pour son âme l'unique condition d'un bonheur stable et définitif.

Or toute félicité dépend de la qualité de l'objet auquel nous nous unissons dans l'amour. Toute jouissance terrestre est finie et périssable, parce qu'elle est relative à des objets finis et périssables. La joie pure et continue que l'homme désire en vertu de l'essence même de sa nature, ne peut donc naître de l'amour des choses qui sont soumises aux vicissitudes de la durée et aux limitations de l'espace. Elle ne doit causer à l'âme aucun sentiment mêlé de tristesse et de crainte, elle ne peut donc être liée à aucune condition de durée : il faut que son objet soit une essence *éternelle*. Elle ne doit causer

à l'âme qui l'éprouve aucun sentiment mêlé de haine ni d'envie ; elle doit donc pouvoir être possédée par tous les hommes : il faut que son objet soit une essence *infinie*. La joie pure et continue ne peut donc résider que dans l'amour d'une essence éternelle et infinie, c'est-à-dire que le désir de conservation, qui constitue l'essence de l'âme humaine dans son actualité, ne peut être satisfait que par l'amour même de Dieu. C'est seulement dans l'amour de Dieu que l'âme jouira de la Béatitude ; c'est seulement par l'amour de Dieu qu'elle atteindra ses fins et opérera son salut. L'amour de Dieu est l'unique objet, le terme ultime de toute pensée humaine et de toute action humaine.

III

Mais notre amour de Dieu, en cette vie, bien qu'il doive être sans mesure, est toujours si imparfait, si pauvre en mérite, si dénué de vertu que c'est à peine si la flamme de cet amour réussit à réchauffer nos cœurs glacés et foncièrement misérables. Nous passons sur cette terre comme des voyageurs étrangers et, à aucune étape de notre course, nous ne nous sentons chez nous ; nous avons la nostalgie d'une patrie lointaine et nous aspirons avec passion au repos bienfaisant dans un gîte que des mains compatissantes et pieuses aient spécialement aménagé à notre intention, afin que nous puissions y goûter après la lassitude du chemin, la douceur d'une intimité recueillie et apaisante. Entraînés par le courant du devenir phénoménal où chaque chose n'apparaît que pour s'effacer aussitôt, dans un écoulement sans fin, nous ne trouvons nulle part en

ce monde le point fixe où nous puissions accrocher notre destin ; et dans le tourbillon qui nous emporte nous sentons bien qu'il n'y a pour nous de salut qu'en une vie *surnaturelle*, qui, nous élevant au-dessus de tout ce qui change et passe, nous introduise en une sorte de transcendance d'où le temps soit exclu et où tout être demeure égal et semblable à lui-même, dans une pleine possession intérieure qui ne connaisse pas de fin.

Cette vie surnaturelle, qui est déjà, dès ici-bas, dans l'illumination des dons du Saint-Esprit, le commencement de la vie éternelle, est un don de Dieu, qui réserve à ses élus et leur prépare dans son Royaume des grâces plus splendides encore, où ils goûteront définitivement en une jouissance ineffable l'éternel repos : *Seigneur, s'écriait le Psalmiste, faites luire votre face sur votre serviteur et je confesserai votre nom ; j'exulterai et je serai rassasié : EXULTABO ET SATIABOR* (1).

C'est seulement, en effet, par une exaltation de toutes les puissances de notre âme dans une participation à la gloire divine que chacune de nos facultés atteindra le terme parfait, l'accomplissement total de ses désirs et de ses aspirations : et notre intelligence connaîtra toutes choses dans la lumière du Verbe et notre cœur aimera toutes choses dans l'onction du Saint-Esprit et notre volonté voudra toutes choses dans la volonté du Père. Il n'y aura plus dans notre âme de besoins qui ne soient satisfaits, parce que tous nos désirs seront

(1) *Psaumes* 30, 53, 62, 16.

conformes aux lois éternelles du Créateur, en un amour réciproque où, si Dieu nous a aimés le premier, c'est que déjà il s'aimait lui-même en nous. N'étions-nous pas, dès avant la Création, les fils bien-aimés de sa dilection et n'est-ce point pour que nous puissions participer à sa béatitude infinie qu'il a donné l'être à cette idée qu'il se faisait de chacun de nous, en particulier, dans sa pensée créatrice ? Et parce que nous sommes, de toute éternité, les enfants de son amour, il veut que nous demeurions conformes à son image, afin qu'au dernier jour il puisse nous recevoir, comme des familiers de sa maison, au banquet mystérieux où il nous rassasiera à jamais de sa chair et de son sang.

Que le Seigneur nous donne la paix, SA PAIX.

GABRIEL HUAN.



De quelques Analogies et Divergences religieuses et sociales dans les Civilisations celtique et égyptienne

(Suite)

II

Les Enfers et les Champs-Élysées

Il semblerait qu'il y ait là, un indice d'une grande sagesse dans l'enseignement druidique, formant l'esprit celte aux contemplations intérieures et à la culture morale la plus élevée et développant toutes les qualités intimes de la race dans le sens du courage, du stoïcisme, de la simplicité quotidienne de la vie, évitant la mollesse et l'orgueil mal employé, pour accroître au contraire le sentiment de l'humilité. Et puisque j'ai prononcé ce mot, je veux montrer la grande différence primordiale qui sépare les deux peuples que nous étudions et je le ferai en mettant sous les yeux du lecteur l'orgueil du peuple rouge étalé jusqu'après la mort dans la confession négative égyptienne.

Le Celte admet, reconnaît ses fautes et se soumet aux pénitences prescrites par la loi divine et la loi humaine. L'Égyptien, lui, non seulement ne les reconnaît pas, mais encore il cherche à en imposer aux Dieux qui le jugeront dans le royaume des morts ;

écoutez plutôt : « Je n'ai pas fait d'injustices aux hommes. Je n'ai pas mis l'iniquité à la place de la droiture. Je ne connais pas la fraude. Je n'ai pas été rapporteur. Je n'ai pas été médisant. Je n'ai pas maltraité mes esclaves. Je n'ai pas affamé. Je n'ai pas fait pleurer. Je n'ai pas tué. Je n'ai pas fait tuer perfidement. Je n'ai pas ravi les vivres des Temples. Je n'ai pas dépouillé les Dieux. Je n'ai pas faussé la balance. Je n'ai pas éloigné le lait de la bouche des enfants. Je n'ai pas volé de bestiaux au pâturage. Je n'ai pas pris au filet les oiseaux des Dieux. Je n'ai pas pris au filet les poissons de leurs étangs... Je suis pur, je suis pur, je suis pur. »

Si, après cela, les Dieux n'étaient pas convaincus qu'ils avaient devant eux un modèle de perfection !

On voit donc, là encore, la magie de la parole dans cette intimidation des Dieux eux-mêmes. Le vivant l'a employée sur terre pour ses amis et contre ses ennemis. Il l'emploie après la mort. C'est la science par excellence de la terre d'Egypte. La magie fait partie de la vie même dans la vallée du Nil. Certes, nous la retrouvons aussi en Celtide, mais pas à ce degré de force qui domine presque la religion à certaines époques.

C'est ainsi qu'on peut se rendre compte que, même dans leur ressemblance, les deux races ont un caractère nettement différent, et nous nous en apercevrons en continuant cette étude par l'examen des cultes secondaires où, dans les similitudes culturelles elles-mêmes, des divergences entrent en jeu.

(à suivre).

CHRISTIAN DESCORMIERS.

LA GENÈSE UNIVERSELLE

III. — LE PROBLÈME DU MAL

L'Esprit, source de toute lumière, ne peut sourdre que de Dieu. Sollicité par toutes les créatures, il est ce qu'elles le font : esprit de vie ou d'amour ou esprit de mort et d'égoïsme, selon la porte qu'elles lui ouvrent. Dans la même terre nourricière, gorgés des mêmes éléments fécondants, l'aconit mûrit son poison, la ciguë sa fétidité et la rose son exquis parfum.

Par Adam, les portes de l'Amour ont été fermées, afin qu'il élabore le système de son choix, dans lequel, seule, la Justice peut pénétrer. De ce fait, le monde qui nous entoure n'est que le voile qui masque à la postérité d'Adam les êtres et les essences célestes.

Dans leur égarement, ceux des anciens qui, trompés par les alternances de ce monde, avaient admis le dualisme des principes suprêmes, ne purent qu'accorder une puissance de volonté créatrice ou destructrice, à des agents qui ne sont que les instruments de l'unique et éternel Créateur : le *Saint Trinaire*. Retrouvant cette dualité partout sans remonter à l'unité principielle, ils divinisèrent successivement ces agents sous un nombre inconcevable de noms différents, sous deux catégories : *bons* et *mauvais* principes.

D'autre part, l'idée que tout est Dieu, que les êtres et les choses ne sont que ses œuvres et que ses

œuvres sont Lui, qu'il n'existe aucune source ou principe qui ne soit pas la Divinité, cette idée est terrassante pour l'intelligence humaine. Mal comprise, elle engendre fatalement un panthéisme d'autant plus pernicieux qu'il exalte l'humain orgueil.

Il est hélas impossible qu'il entre quoi que ce soit dans notre être temporel, dans ce *moi* fallacieux, qui ne puisse servir de matériaux à l'édifice du mensonge.

Or, cette puissance infernale, engendrée par les tristes facultés développées par l'homme en ce monde, cette puissance étrangère à la bonté divine, s'opposant à la gloire du Créateur et empêchant le bonheur des créatures, nous donne l'idée d'un Souverain infirme, d'un Dieu limité, puisqu'il y a quelque chose qui n'est pas Lui, d'une divinité insuffisante puisque sa volonté ne s'accomplit pas partout, et, surtout, fait pénétrer en nous la notion d'un Dieu injuste et cruel, puisqu'il a créé des êtres livrés au désespoir, au doute, à la souffrance et à la mort.

L'ignorance dans laquelle nous vivons en ce monde nous fait attribuer en mal à la Divinité une conséquence même de sa perfection infinie. Toutes ses œuvres sont marquées de son sceau, de sorte que la créature peut atteindre, théoriquement ou effectivement, au plus haut des Cieux et au plus profond de l'Abîme. Le symbole du bien et du mal, c'est le crocodile, le seul animal qui n'ait pas de limites dans sa croissance et ne cesse jamais de se développer tant qu'il est en vie.

Reprenons la Genèse. Clair est le symbole des deux premières productions d'Adam. Le grand inspiré

Moïse n'a jamais voulu dire que Caïn et Abel étaient deux êtres corporels, mais simplement que, par son choix, Adam comprimé et refoule le principe de la vie bienheureuse, le règne de l'amour. C'est pourquoi Jésus, Verbe incarné, Dieu lui-même, nous exhorte à renoncer chacun à cette existence animale. Dieu est Amour — comme il est Colère. — Aucune puissance ne peut vaincre l'Amour ; cependant sa vie est un éclipséement ininterrompu, afin que vive Caïn, c'est-à-dire toute la descendance d'Adam, jusqu'au moment où il l'enlève dans les sphères célestes, là où l'Amour et la Colère ne font qu'un.

Adam, l'être universel, jouissait de la beauté et de la puissance du Verbe divin, sa propre racine, comme celle de tout dans la nature. Comme image de l'Éternel, Adam avait dans son Centre les deux agents de la création : l'Amour, vie universelle, l'intérêt propre, source de l'instinct de conservation et principe de l'existence individuelle. En optant pour ce dernier système, Adam éveilla la colère, laquelle de racine passa dans l'arbre lui-même, en donnant naissance à la mort et à la corruption. L'homme n'en a pas moins conservé sa magnificence, il brille même d'un nouveau feu, mais il a perdu sa volonté, son épouse dont il a changé la nature par la puissance de son choix. A ce moment Moïse se contente de dire « qu'un sommeil tomba sur Adam » pendant lequel l'épouse fut séparée de l'époux, seul état dans lequel l'homme peut habiter le domaine terrestre, selon le mode qu'il a désiré, et selon qu'il avait la liberté de commander. Mais dans cet état l'homme ne peut atteindre qu'à un néant abyssal, et il est transformé en un centre qui sème la mort

et les ténèbres sur tous les êtres et les choses qui l'entourent ; lesquels à l'origine sont dans la pure lumière et dans la joie, la félicité. Tout devint ténébreux, triste et malheureux sous l'influence de ce chef idolâtre que nous sommes chacun en particulier.

Actuellement l'homme possède deux racines : celle du vieil Adam et la racine du Verbe incarné, mais c'est encore Satan qui triomphe et qui détermine la nature du vêtement de l'homme temporel, voile de la racine victorieuse qui devient alors le serpent, l'ardeur cupide, source des passions ténébreuses. L'influence de l'Amour tend au contraire à transformer ce principe aveugle et à tirer le baume du poison. C'est en dépouillant le vieil homme que la lumière peut, de nouveau, être séparée des ténèbres ; c'est en sacrifiant chacun notre intérêt propre pour le bien de tous, que nous arrivons à recevoir le don gratuit du Ciel, la puissance qui provoquera en nous une nouvelle naissance qui nous replacera en Dieu.

« Le souffle ou l'Esprit saint, se mouvait sur la surface des eaux », nous dit Moïse. Considérées dans le plan de régénération de l'humanité déchu, ces *eaux* ne sont autres que les hommes touchés par la Grâce et dont les yeux commencent à s'ouvrir. Ils sont alors dans un état de passivité, de lassitude, de renoncement à cette vie désordonnée et sans axe, nécessaire à leur conversion, au changement d'orientation de leur vie. La racine du vieil arbre souffre encore dans les ténèbres de la terre, mais les fleurs s'ouvrent à la lumière, puisant leur nourriture aux influx célestes. C'est alors que le principe d'Amour,

jusque là comprimé, s'élève de leur Centre et les fait passer de puissance en être, à l'appel du Verbe divin. A peine le magique « Fiat Lux » est-il prononcé que la Lumière inondant l'homme, chasse loin de lui les ténèbres.

Le Verbe incarné, la Parole divine ou Dieu lui-même, est venu parmi nous pour nous sauver tous. Il s'est laissé crucifier pour que sa vie demeure au sein de cette mort qu'est notre monde. Par Lui, chaque humain possède un germe de vie éternelle et son sang est la greffe miraculeuse, entée sur le sauvageon, afin qu'il produise des fruits conformes au divin principe.

Le Christ d'amour est unique, mais dans son unité, il est multiple à l'infini. Jésus appelle tous les hommes à être ses frères, des seconds lui-même : « Fais, ô mon Père, qu'ils soient *un* comme toi et moi ne sommes qu'*Un*. » C'est dans l'humanité entière que le Sauveur du monde veut faire éclater sa gloire et c'est l'humanité entière qu'il appelle à jouir de son éternelle félicité. La Révélation nous donne l'assurance que quel que soit l'état dans lequel nous nous trouvons, fussions-nous au dernier échelon du mal, nous n'en conservons pas moins notre Centre ou âme, porte ouverte sur la Puissance créatrice, le Saint Trinaire.

Quelles que soient les circonstances extérieures, si notre cœur se tourne vers le monde vivant de la divine Providence, en implorant son secours, il est toujours exaucé.

C'est par les mystères de l'engendrement du Verbe éternel et de son incarnation que nous sommes

distingués du règne animal et c'est par la toute puissante vertu de son sacrifice que nous pouvons, malgré notre actuelle dégradation, réclamer Dieu pour père.

(à suivre).

Madame D...

La Puissance de l'Amour ⁽¹⁾

Il est presque inconvenant d'oser parler de cette Vertu, nous qui sommes si déchus, qui n'en connaissons presque que l'envers, que la caricature. Nous devrions nous contenter de L'adorer en silence, en Lui gardant la meilleure place dans le Tabernacle de notre cœur.

Mais l'Heure étant enfin arrivée où toutes choses doivent être expliquées aux hommes de bonne volonté, nous devons donc obéir à la volonté du Père ; mais j'avoue que ce mystère est infiniment au-dessus de mes pauvres facultés et que ce n'est point sans crainte que j'ose aborder cette question...

Ma main se refuse à vous décrire cette Puissance, car Elle fait partie de la TRIPLE SOURCE ÉTERNELLE, Créatrice et Conservatrice de toutes choses.

Hélas ! combien nous sommes loin d'Elle, et si ma bouche peut traduire quelques faibles lueurs vivantes de Cette Majesté, combien serons-nous misérables si nous ne nous mettons pas immédiate-

(1) Extrait de *Lueurs Spirituelles*, T. III, qui vient de paraître aux Editions Psyché (un vol. br. 200 pages. Prix 10 fr.).

ment à Son Service en œuvrant selon Son Rythme !

Si vous voulez connaître ou plutôt entrevoir Cette Vertu, lisez avec soin et dans le plus grand recueillement de vous-mêmes, LA PASSION, c'est-à-dire, la Vie de JÉSUS depuis la Cène où Il se donne à Judas, puis au Jardin des Oliviers où Il pleure et sue du sang ; suivez-Le devant les grands prêtres et, arrivez à Pilate, voyez la flagellation, regardez-Le, on L'a recouvert de la pourpre royale, mais souillée, le sceptre qu'on L'oblige à porter est un instrument de honte, et la couronne est faite d'épines qui Lui déchirent le front. On Le flagelle, on L'insulte, on Lui met un bandeau sur les yeux, on Lui crache au visage... et durant ce temps que fait-Il ? Il dit « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

On Le juge enfin, comme s'Il était un criminel : Il avait pleuré avec les malheureux, Il avait guéri les malades, ressuscité les morts !... Sont-ils là pour l'attester et pour réclamer sa délivrance ? NON, RIEN. Sinon une affreuse affluence d'êtres qui réclament Sa mort ; on Lui préfère Barabbas !!! On Le charge du bois du supplice et comme un bandit on L'oblige à le porter. Et quoi ! sur Sa route, des femmes qui pleurent et un pauvre qui L'aide à porter Sa Croix. Le fouet des bourreaux Le cingle et les hommes d'armes se moquent de Lui.

Presqu'agonisant, Il arrive au Calvaire, et cloué sur le gibet d'infamie, on L'insulte encore...

Pendant ce temps, Il prie le Père d'avoir pitié de ceux qui Le font souffrir.

Il absout le bon larron de ses fautes, tandis que l'autre L'injurie.

Enfin, Il confie Sa Mère à Son plus jeune apôtre, puis, poussant un grand cri Il expire, en bénissant cette humanité pour laquelle Il a souffert et qu'Il a voulu sauver.

Comprendre ce que c'est que l'AMOUR, c'est comprendre le CHRIST.

Qui pourra donc Le comprendre, sinon celui qui L'imité en foulant aux pieds tout ce qui l'attire ici-bas.

Hélas, nous n'en sommes pas encore là, mais bientôt pourtant il nous faudra y arriver.

Vous m'avez demandé ce que c'est que l'AMOUR ! j'ai cru ne pouvoir vous l'exprimer autrement qu'en vous montrant le renoncement ; car le Véritable Amour est un renoncement à son MOI (égo), pour le plus grand bonheur de ceux qu'on aime.

Nous sommes donc arrivés maintenant en face de DEUX RENONCEMENTS : celui du Moi (égo), ou celui du Plan divin.

A CHACUN DE CHOISIR.

L'Amour, c'est la Puissance qui relie toutes les potentialités de l'être pour en former un TOUT éternel.

A chacun donc selon la force d'Amour que lui auront acquise les luttes de la vie terrestre.

Il en est qui diront que rien ne presse ! Méfiez-vous, et souvenez-vous de l'Histoire de NOÉ !

Vous avez des dots à faire à vos filles !

Vous avez des maisons à construire !

Vous avez la fortune qui vous tend les bras !

Vous avez le Diable qui met des bâtons dans les roues !

MAIS SOUVENEZ-VOUS QUE VOUS DEVEZ
VAINCRE TOUT CELA.

J. A. R.

L'Évangile selon Saint-Jean

V^e et VI^e Chapitres

Comme pour souligner les deux précédents chapitres, nous retrouvons dans le cinquième et sixième le même rythme heurté, mais plus complexe, étant donné l'action générale ; plus simple aussi puisque dans la vie. Dès le début nous abordons cette fameuse discussion sur la loi du Sabbat, tellement importante dans la foi Judaïque. Le conflit entre le Christ et la synagogue renaîtra constamment sur le dogme intangible de la Bible ; intangible comme tout ce qu'établit l'homme !

Quoique des doutes aient été levés sur cette partie du texte, nous suivons Jésus entrant par la porte de la propitiation dans Jérusalem en fête. Toute proche est la fameuse piscine de Béthesda. Le phénomène fort étrange qui se passait là et dont les historiens d'alors ont parlé est critiqué des catholiques eux-mêmes ; les uns, manquant au fond de preuves, veulent voir là une source thermale à bouillonnements intermittents, d'autres une propriété curative à certaines époques et grâce à l'ébullition de principes minéraux. En fait, aucun des commentateurs ne

veut voir là un fait miraculeux ou même d'ordre magnétique. Pourquoi ?

Pourquoi le miracle perpétuel de la vie ne se serait-il pas manifesté là plus spécialement pour guérir ; concevoir qu'un ange remuait véritablement les eaux pour les pauvres souffrants, est-ce véritablement trop ?...

Lourdes (miracle de l'apparition de la Vierge à part) ne donne-t-elle pas certains résultats de ce genre ; bien plus en fait par l'exaltation de l'egrégoire que par l'intervention directe de la mère du Christ. Mais laissons ces discussions et voyons les malades rangés sous les cinq portiques, attendant la guérison. Considérons Jésus allant aux déshérités et donc abordant celui qui, couché sur son grabat, ne peut matériellement être plongé dans l'eau bienfaisante.

On sait la suite, le miracle s'est produit et le sacré collègue s'insurge, car la loi sabbatique a été violée. Toute la raideur dogmatique se dresse devant ce geste d'amour. « De même que le Père ressuscite les morts et vivifie, de même le Fils vivifie qui il veut ». C'est net et pourtant la houle gronde. Chacun des versets qui suivent pourrait souligner les péripéties de ce drame humain s'insurgeant devant le Ciel, mais, pour nous, abordons plutôt le sixième chapitre qui, moins dogmatique, est plus parlant à nos existences.

(à suivre).

MAX CAMIS.

J. A. R. — **Lueurs Spirituelles.** Notes de Mystique pratique. 2 Vol. in-18 Prix 7 fr.

Ces deux volumes écrits avec le cœur, s'adressent à tous les blessés des combats de la vie, et leur montrent, avec une puissante concision la Voie Royale et directe qui les conduira à la paix et à la consolation dans la lumière du Verbe, Seigneur des créatures, Amour du Père, corporisé.

* Dr ARNULPHY. — **La Santé par la Respiration.** Quatrième édition revue, augmentée, avec figures explicatives. Volume broché.. .. . Prix 10 fr.

Jacques HEUGEL. — **En Spirale,** revue à grand spectacle à regarder du fond de son meilleur fauteuil. (Chez Heugel, Editions de Psyché, 36, rue du Bac), 1 vol. 385 pages 12 frs

En l'époque trouble que nous traversons, époque où tant de belles énergies se dispersent faute de savoir à quel idéal se sacrifier, ce livre peut ne pas être inutile aux hommes de bonne volonté. Il leur rappellera qu'il existe pour eux, dans l'ombre, un chemin véritablement royal en son étroitesse ; il leur rappellera qu'un homme est venu sur terre qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie », et : « Mes paroles ne passeront point. »

Dr Marc HAVEN. — **L'Évangile de Cagliostro.** Un vol. broché, 86 pages, un portrait Prix 15 fr.

A. SAVORET. — **Du Menhir à la Croix.** Un vol. cart. 400 pages, planche hors texte, préface de Philéas Lebesgue Prix 15 fr.

Cet ouvrage, reproduisant et complétant les principaux écrits de l'auteur, retrace les origines de nos traditions, étudie les principes de la Sagesse druidique, et traite des différents aspects de ce qu'il nomme : La Triple Tradition de l'Occident : Synthèse moïsiaque, enseignements évangéliques, sagesse druidique.

